

—Elle m'aime, elle me l'a dit... Elle m'a aimé tout de suite.... comme moi je l'ai aimée du premier jour.... Et comme je lui avais tout, j'ai bien vu, à son regard, qu'au lieu de m'en tenir rigueur, elle m'en aimait davantage. Crois-tu qu'il n'y a pas de quoi devenir fou ?

—Si, ne te gêne pas, je t'en prie.... tu dois avoir le cœur plein.... épanche-toi et dis-moi toutes les bêtises qui te viendront à l'esprit. Je suis résigné.

Et Paul lui raconta ce qui s'était passé entre Adrienne et lui, citant les moindres mots de la jeune fille.

Ce devait être en sa vie un souvenir impérissable que ce premier épanchement, que ce premier aveu !

À ce moment, la table était servie ; les garçons très polis, très stylés, circulaient silencieusement.

—Messieurs, nous vous attendons, dit du Treillays.

Et Vaubertin, à Paul, avec une douce ironie :

—Toi, tu es trop amoureux, tu nous regarderas manger.

Mais Paul, riant :

—Moi, plus souvent, je meurs de faim !

Paul, malgré la gaieté qu'il affectait, avait l'esprit trop préoccupé de son bonheur inattendu, pour rester longtemps avec ses amis.

Il sortit bientôt du *Lion-d'Or*, dont les lustres s'éteignaient, un à un, dans les grands salons, et où il n'y avait plus d'éclairée que la salle où Vaubertin et les autres soupaient gaiement.

Il regagna Montmartre à pied.

Il avait besoin de mouvement, d'agitation, pour y voir un peu clair dans le bouleversement de ses idées et pour apaiser la fièvre de son âme.

Et puis, il avait hâte d'être rue du Mont-Cenis parce qu'il voulait annoncer à Albine la bonne nouvelle, heureux du plaisir qu'il allait lui faire.

Albine était prévenue que ce jour-là son fils parlerait à Adrienne et elle tremblait — au fond du cœur, malgré l'orgueil maternel que lui inspiraient la beauté de Paul et sa distinction — elle tremblait que la jeune fille ne le désespérât par quelque froide et hautaine réponse.

Elle l'attendait donc et reconnaissant son pas pressé, de bon augure, dans l'escalier, lui ouvrit et anxieusement le regarda...

Il souriait toujours, la même folie de bonheur faisait luire ses yeux.

Elle ne dit pas un mot, parler était bien inutile ; elle ouvrit les bras seulement, et Paul y tomba, disant :

—Elle m'aime !... Comprends-tu ? Elle m'aime !

—Viens vite, viens me répéter ce qu'elle t'a dit, et n'oublie rien, surtout, n'oublie rien...

Et ils s'assirent tous deux sur un canapé, se tenant par la main, et Albine, penchée vers son fils, essayait de deviner chacune de ses paroles avant qu'il les prononçât, semblant boire son bonheur...

Et quand il eut fini :

—Ainsi, dit-elle, tu le vois, j'avais raison.... tu as bien fait de parler... L'alliée est gagnée à ta cause... Tu es aimé... Il ne faut pas craindre maintenant de demander la jeune fille à ses parents.... Il faut que la situation soit bien nette et bien franche et que tu saches tout de suite à quoi t'en tenir sur les dispositions de la mère d'Adrienne.... Celle-ci ne t'en a rien dit ?...

—Hélas ! j'ai peur que ma joie ne soit de courte durée.... Adrienne a fait quelques allusions à la marquise. Moi-même j'ai attentivement observé celle-ci, et je crois que nous nous heurterons, ma pauvre bonne mère, à quelque volonté impérieuse, à quelque parti pris.

Et il ajouta, d'une voix plus basse :

—Si nous ne sommes pas tout simplement repoussés et mis à la porte.

—Demain, nous irons ensemble trouver cette marquise, et nous ferons notre demande. Veux-tu ?

—Demain, soit.

Paul ne dormit guère, cette nuit-là, et le jour n'était pas levé qu'il était déjà debout.

Albine fit dire à son atelier qu'on ne l'y verrait pas de la journée.

La chose étonna profondément les ouvrières, car jamais la maîtresse ne s'était absentée depuis qu'elle avait repris la succession de madame Clinchard.

Albine et Paul attendirent l'après-midi avec impatience.

Enfin, ils partirent, en voiture.

De ces deux êtres, lequel était le plus troublé ?

Ils étaient pâles tous deux, très émus par la démarche qu'ils tenaient, et maintenant qu'ils approchaient du dénouement, ils apercevaient une multitude d'obstacles et se disaient, chacun à part soi, que cette visite, dans les conditions où elle se faisait, n'avait guère de chances de réussir.

Ce qu'ils avaient jugé très simple, leur apparaissait grand démesurément, énorme.

N'était-ce pas être fou que d'espérer être reçus seulement ?

Ils descendirent de voiture devant la grille de l'hôtel, entrèrent dans la cour finement sablée et Paul, au moment de mettre le pied sur le perron, leva les yeux machinalement....

Au premier étage une fenêtre s'entr'ouvrait et doucement, dans l'entre-bâillement, se montrait une figure de jeune fille, aux cheveux de bronze, aux yeux profonds.... et cette blanche figure souriait à Paul d'un sourire d'une ineffable bonté....

La fenêtre se referma. L'apparition s'évanouit.

—C'est elle, ma bonne mère, dit Paul.... Elle nous a vus, elle a compris.... elle attend et elle espère.... A présent, j'irai jusqu'au bout du monde....

—Courage ! mon fils, dit Albine, courage !

Et ils montèrent.

Un laquais les reçut dans un vestibule immense, orné de tapisseries de Beauvais.

De chaque côté de l'escalier, aux rampes de marbre blanc, se tenait, appuyé sur sa lance, un guerrier japonais chargé d'armes, le visage couvert de son masque grimaçant.